

## L'épongeur de rues

C'était un bon métier : il plongeait des éponges dans les caniveaux par temps de pluie. Au beau temps survenu, il se laissait aller au sommeil mérité du travailleur. On le réveillerait plus tard, quand il se mettrait à pleuvoir. Il était l'homme providentiel, armé de ses éponges, pour éviter à la grand-ville une onéranche meurtrière. C'était la place qui lui convenait.

Une fierté que nul n'aimerait à éprouver. Il sentait sa déperdition dans la dureté de son sentiment. Il voulait s'en débarrasser mais à présent, il n'avait plus le choix. L'inondation, il la créerait lui-même. Nul ne serait assez vivant pour l'en blamer. Nul ne crierait assez haut sa mort pour que l'on s'en soucie.

Et il était mal payé mais ce n'est pas exactement ce qui le rendait furieux. Une mauvaise haleine du printemps lui fit comprendre qu'il n'était pas du bon côté.

« Barrière tangible, dis-moi qui tu es ». La barrière s'évanouit. Il essuya d'une éponge écarlate les derniers moments de son ensemble et poursuivit.

Une odeur qu'il garderait contre sa peau toute une vie. Mais qui était l'odeur des caniveaux et de la pluie.

Et surtout – l'odeur du matin, précieuse, vaporeuse, l'odeur d'un rêve qu'il charriait dans ses éponges.

## Une aventure de Mickey Mouse

Je connaissais un gars qui, en été, portait des lunettes de soleil aux carreaux amovibles, toujours les mêmes. Cette année-là, un jour qu'il était installé à la terrasse d'un café, regardant la mince foule des passants de ses lunettes dont les verres étaient réhaussés, quelqu'un s'arrêta pour lui demander un autographe.

« Qui suis-je ? », demanda mon ami, surpris.  
« Mais je vous reconnais, vous êtes Mickey Mouse ! »

Il signa donc le morceau de papier et, dès que son admirateur s'en fut allé, courut en direction des toilettes du café.

Il se regarda dans le miroir et chercha à comprendre par quel mystère on l'avait pris pour Mickey Mouse. Alors, il vit l'effet que produisaient ces grands verres amovibles quand ils étaient relevés. Ils formaient deux grands cercles noirs des deux côtés de sa tête.

On pouvait fort bien croire voir les oreilles du personnage de bandes dessinées.

Soudain, vociférant au milieu d'une masse de toxicomanes qui fréquentaient ce lieu, il vit débouler le patron du café, armé d'un fusil. L'homme semblait prêt à abattre mon ami à cause de ses allées et venues qu'il avait fini par juger suspectes. Mais le visage du patron se décomposa quand il considéra sa cible.

« Pardon, monsieur ! Je ne vous avais pas reconnu. Oh, je suis vraiment désolé. Pourriez-vous me signer un autographe ? C'est pour ma fille... »

*(à suivre)*



## Travaux pratiques

A peine fus-je descendu, j'entendis un grand bruit, comme un cri de chat. On mourait, me semblait-il. Cela me causa du chagrin mais indifféremment, je versai mon café dans sa tasse. Puis, je sortis. Sur le pas de la porte, je vis les chiennes, étendues dans le jardin, somnolentes. Un autre cri monta. Les chiennes me regardèrent. Pour elles, à n'en pas douter, j'étais la cause de ce bruit. Aussi, je leur donnai raison, me retirant pour m'en retourner à l'étage.

----

Concentrez votre foi dans ces prières ! A telle ou telle heure, un certain nombre - autant de fois que vous voudrez mais surtout, tenez à cette pratique. N'escomptez pas que le jour l'avive, votre foi, n'espérez pas qu'elle s'y confirme, rien n'intercédera en sa faveur. Il ne s'agit pas de fermer les yeux mais de porter le fardeau les yeux ouverts. Ni apostasie ni apostolat.

----

Il n'y a pas de mort morale. Il n'y a que dislocation de l'âme. Et dissociés, les bris qui la composent n'en sont pas moins actifs. Mais ils se sentent, à juste titre, lésés, amputés. Ce qui provoque cette sensation d'écrasement, pesanteur semblable à la mort morale.

----

Travaux pratiques : je n'ai pas choisi ce titre mais il était, parmi d'autre, en boutique. Et tout de même, c'est celui-ci que j'ai pris. A présent, il s'éclaire. Entendez : que s'agit-il de mettre en pratique ?

Il s'agit de se mettre en pratique. Ma dernière épreuve se joua ainsi : j'y étais double, en lutte contre moi-même. Et l'un, orgueilleux et puissant, joua le mal et l'incroyant et le cynique, tandis que l'autre était le bien. Mais il était faible, craintif, et les fondements de sa piété étaient ambigus . Il cherchait une protection, voilà J'étais assis à mon bureau, à susciter au mur des visions à la fois macabres et pornographiques quand j'eus l'impression que mon pénis traçait une ligne droite à l'infini ; puis, qu'il se déployait, comme la queue d'un paon. Il me fut évident, alors, que la réalité entière de mes perceptions était un pénis symbolique.

----

Ainsi se met-on en pratique. A travers toutes sortes d'expériences réelles - cruelles, dirait-on en d'autres termes. Mais réelles, surtout (la cruauté est une invention d'Artaud, rien qu'une invention, et la cruauté flatte !) : ces expériences, fort diverses, cruelles il est vrai en ce qu'elles sont humiliantes, attaquent le champ des perceptions et la compréhension, le système réalitaire qu'on édifie sur ce champ jamais vierge. Il s'agit d'hallucination, de folie, de sexe, de mort, de théophanie et de mystique, de déception, de

tromperie, de mensonge, d'édification scabreuse, de folie.

---

La cruauté flatte. L'expérience réalitaire, forcément cruelle, humilie. Le paradoxe n'est rien qu'évident. La cruauté est spectaculaire. La cruauté procède du spectacle. Elle procède comme une catharsis mais elle laisse intact. Elle bouleverse par la fiction, elle a ses façons qui toutes sont artistiques (artificielles). Elle laisse tout et tout le monde intact. Tout le monde : auteur et spectateur. Artaud est immuable. Rien en lui ne change. Il peste, voilà tout. Jamais il n'atteint ni à la folie, ni à la raison mais il se complaît à la vitupération. Telle est la cruauté : un spectacle, avec toute la vanité et toute l'impuissance du spectacle que nous offre Artaud. Le spectateur, lui aussi, est intact car il se lave les mains dans les eaux d'Artaud. Artaud dit vouloir rendre à la vie le spectacle mais il ne songe qu'à le moderniser. Le spectateur d'Artaud est intact car le spectacle y demeure spectacle, fictionnel. L'expérience réalitaire est d'une cruauté qui n'a rien de spectaculaire. Ce qui la rend humiliante. Rien n'y est idéalisé. Rien n'y est grandi. Tout - odeurs, bruits, visions, toucher - contribue à ce que l'expérience se déverse sur le réel.

---

Il s'agit de morcellement et de recreation. Ainsi, se déploie l'hallucination qui s'empare des objets primitifs pour les absorber leur dénier toute survivance en son absolu règne. Ainsi se joue le monde que nous projetons.

---

Il resterait à définir le rôle dévolu au spectateur, à l'écrit et aux arts. Il faut surtout convenir qu'ils se l'octroient d'eux-mêmes, selon la nécessité impérieuse de chaque individu. L'art, soulignait John Cage, ne doit pas être « profond » mais aller "en profondeur", creuser vers l'intérieur de l'individu, indépendamment ou non du résultat.

Il n'y a pas de loi. L'important est qu'il y en ait une.



## Les catacristes

*Entends, Pascal  
Quelqu'un te parle*

Ne fais pas mine de le connaître ou de l'ignorer. Ce matin, tu refusais, sciemment - par paresse, diras-tu - de lire un de tes rêves.

Depuis peut-être le début de la semaine, c'est le premier auquel tu échappes vraiment. Pourquoi ? Il n'était pas si terrible, ce rêve. Et c'est semble-t-il justement ce qui t'en désintéressa. Tu as eu tort. Chaque fragment de rêve que tu preserves est une porte ouverte sur toi-même.

Sais-tu à quel point ta propre symbolique t'est étrangère ? Elle se joue d'éléments - tu souhaiterais les appeler banals, il n'en est rien ! - quotidiens. Ils sont ton quotidien. N'oublie pas qu'ils te fondent. Observe comme ils te dominent, pourraient te pousser au suicide ou te rendre insouciant sans que toi-même, tu n'y puisses rien.

Tu t'es donc éveillé avec lenteur, dissipant les fragments qui te restaient de ce songe dans de vagues pensées matinales et tu as achevé la lecture de Sacher Masoch. A présent, ce monde t'est devenu aussi inaccessible que celui de *L'Anneau du Niebelung*, d'Ignatius ou de *Siva*. A peine moins que celui du Nouveau testament... Mais tu t'es procuré un vrai bonheur à cette lecture, n'est-il pas ? Au rêve torturé qui t'avait rendu à-demi fou de douleur, voici deux jours, a succédé un rêve qui te réconciliait avec toi-même. La scène était touchante. Ce rêve t'apaisa. Mais ce matin, tu as achevé la lecture de la *Vénus à la fourrure*. Et que te reste-t-il ?

Te voici suspendu à ce maudit mois d'août. Tu ne cherches pas d'issue à ton angoisse, seulement dans la lecture. Lorsque tu eus

fini de lire la *Conjuration des imbéciles*, tu dévoras *Siva* de Philip K. Dick. Tu entras, ou plutôt : tu retrouvais, par là même, un univers mystique qui te hante par moments, pour lequel tu te passionnas alors, lisant le Nouveau Testament pour en tirer le plus fervent effroi. Ton délire se calma avec la lecture d'un poète russe dénommé Daniil Harms. Voici un auteur, disais-tu, que l'on pourrait, au premier oeil, comparer à Michaux. Mais il n'a pas sa profondeur. On ne lui a pas laissé le temps, certainement, de donner à ses mots l'importance requise. Il va jusqu'à se cantonner à l'absurde ! Peut-être y a-t-il un travail sur la sonorité de la langue mais la traduction ne rendait décidément compte que des jeux de mots.

C'est presque par hasard que tu pus lire la *Vénus à la fourrure*. Dimanche matin, t'en souviens-tu ? Tu décidais de faire une promenade matinale sur le marché, au cours de laquelle tu passais chez un bouquiniste qui te proposa de lui acheter *La République* de Platon.

Pour dix francs, l'offre te semblait valable. Tu pris le livre en cherchas d'autres dans l'étal et tu trouvas bientôt un autre livre, *Présentation de Sacher Masoch* de Gilles Deleuze. Ce n'est qu'en rentrant chez toi que tu t'aperçus qu'il contenait le livre, la *Vénus*. Et quel bonheur ! T'en rends-tu compte ? Ce livre est une fonction de ton âme.

Finalement, tu ne pris pas *La République* qu'un badaud avait remarqué près de toi. Il s'était arrêté et t'avait demandé de le lui céder, ce que tu as fait de bonne grâce. Peut-être savais-tu déjà que l'essentiel n'était pas là. Il se trouvait, mais il te fallut quelques jours pour le découvrir consciemment, dans la lecture de la *Vénus à la fourrure*.

Maintenant que tu l'as achevé, je ne te demanderai pas de me dire ce que tu en as retenu, nous le savons aussi bien que d'autres. Je ne te demanderai pas de le comparer, pour mon bon

plaisir, au *Joueur* de Dostoïevski. Ils sont aussi intensément liés dans mon cœur que dans le tien. Mais je m'interroge, mon ami, sur l'avenir. Et l'avenir est immédiat. Parlons-en donc. Nous sommes là pour cela.

Mais tu n'es pas certain de vouloir que je poursuive le détail de la journée. Tu as pourtant écrit, ce matin, la troisième ou quatrième version de *l'Histoire d'un arbre* - et tu sais qu'il en faudra encore d'autres avant que ton histoire me satisfasse.

Bon, descends maintenant.

Je me suis mis à chercher un objet, un tout petit objet, et j'ai mis plusieurs heures à me rendre compte que je ne le trouverais pas et que, de toutes façons, ce serait inutile.

Bien. Oui, oui : bien. Parce qu'il faudra bien que l'on remarque que j'ai changé de veine. Me voici doté de sang bleu. N'est-ce pas drôle ? Ne riez pas, pourtant, ne soyez pas si effrontés que je puis le sembler, ne croyez d'ailleurs pas que je le sois vraiment : j'ai bien peur, en effet, qu'il y ait sacrilège à changer de couleur.

J'ai acheté, ce matin, un stylo à plume. Celui que j'avais auparavant, étant tombé trop fréquemment, ne fonctionnait plus guère. Plus du tout, en fait. Et cette nuit, essayant de le ranimer, j'ai eu la nostalgie d'écrire à la plume. Voici au moins un vœu exhaussé.

C'est que j'avais d'importantes choses à dire et à écrire - en fait, rien - qui nécessitaient l'achat banal dont je me justifie.

Un rêve, cette nuit, a poursuivi ce qui me semble de plus en plus être une opération de réconciliation en moi. On en trouvera la notation un peu plus haut.

Certain de l'importance capitale de ce rêve et surtout impressionné par le flot d'énergie transporté, charrié, bouleversé par les excuses que j'y formulais, je me hâtai de le noter. Il était six heures et demi. Le jour était à peine à son aurore. Puis, digérant un premier café, je songeais un moment au rêve et, naturellement, me rendormis.

Un rêve bien différent de l'autre, en vérité. Pour ce que je m'en souviens, on y voyait une page du quotidien Libération, la page du courrier des lecteurs. On y parlait de pornographie, ou plutôt du rapport existant (ou non) entre pornographie et... autre chose. Peut-être s'agissait-il de politique. Sur le moment, je n'ai pas jugé nécessaire de noter ce rêve-ci. J'ai eu, bien sûr, tort.

C'est un élément qui joue contre nous, lorsque nous décidons de capturer, au quotidien, nos rêves. Il nous semble, dès l'éveil, en avoir perdu l'essentiel. « Les éléments sont épars, nous disons-nous, et peu nombreux ! » De par ce simple fait, il me semble essentiel de tout noter, jusqu'au moindre fragment, le plus insignifiant.

Enfin, il faudra que l'on réfléchisse à la nécessité ou à l'utilité de noter aussi systématiquement ses rêves. La question se pose.